



CRIMES SUR LES CIMES

PAR R.S.HAMIRAL

PREFACE

Marie, une jeune parisienne déboussolée depuis le décès brutal de son père, vit son monde s'effondrer autour d'elle quand les personnes qu'elle côtoyait disparaissaient d'une manière atroce les unes après les autres. Elle, qui se trouvait en proie à la violence, plus souvent verbale que physique et qui de plus souffrait d'une anxiété grandissante ainsi que de pertes de mémoire fréquentes, ne savait plus comment et pourquoi ces horreurs avaient été commises autour d'elle. Heureusement, penser à son amie Sandra, qu'elle chérissait tant, lui faisait oublier toute cette torpeur qui l'entourait.

Le lieutenant Loïc Plouvenec, débarqué de sa Bretagne natale, en Savoie pour remplacer un officier blessé au ski, doit faire tout son possible pour que le massacre cesse. Il enquête sur la station de Courchevel de façon méthodique, malgré les protestations de son supérieur bouillant d'impatience.

Arrivera-t-il à dénouer l'intrigue qui se joue devant lui, avec une équipe de gendarmes prêts à le suivre au bout de ses investigations ?

Quant à Marie surpassera-t-elle ses appréhensions pour retrouver le fil des événements qu'elle a perdu ?

J'espère que vous aurez autant de plaisir à découvrir cette histoire que j'ai eu la joie d'élaborer ce thriller.

CE ROMAN N'EST QU'UNE OEUVRE DE FICTION.
LES NOMS, LES PERSONNAGES ET LES EVENEMENTS SONT LE
FRUIT DE MON IMAGINATION ET LES LIEUX REELS SONT
UTILISES FICTIVEMENT.
TOUTE RESSEMBLANCE AVEC DES PERSONNES REELLES,
VIVANTES OU MORTES SERAIT PURE COINCIDENCE.

Citation énoncée par Derek Morgan dans:
«ESPRITS CRIMINELS.»

«Il est des moments où l'esprit subit un tel choc qu'il se réfugie dans la démence. Il est des moments où la réalité n'est que souffrance, et pour échapper à cette souffrance, l'esprit doit s'affranchir de la réalité.»

Patrick Rothfuss

PROLOGUE

Jeudi, 7 février, 21 heures

Gwendoline gara sa Clio devant son immeuble, au 12, rue Kleber à Ivry sur seine. Une chance inouïe de trouver une place à cette heure, car d'habitude elle devait se stationner à 500 mètres de là au parking Marat. Le bâtiment des années 90, de couleur ocre, logeait uniquement des étudiants dans neuf studios et trois T2, ces derniers occupés par des colocataires ainsi qu'un couple d'interne à la Pitié Salpêtrière.

Après un dîner léger dans un fast-food du seizième arrondissement où se situait son école d'architecture, elle rentrait pour réviser jusqu'à minuit. Elle en avait bien besoin après la honte qu'elle éprouvait de s'être retrouver devant le directeur de son institution en compagnie de la furie, qui lui avait sauté à la gorge la veille et de leur mères respectives.

Monsieur Defauville avait sermonné les deux jeunes filles sévèrement, les avertissant qu'à la moindre incartade une exclusion temporaire de quinze jours serait inévitable. Pendant ce temps sa mère avocate n'arrêtait pas de couper la parole à l'administrateur pour la défendre, ce qui la mettait vraiment mal à l'aise. Tandis que l'équipe adverse faisait profil bas devant les invectives du gestionnaire de l'école.

La rixe avait eu lieu à la sortie de l'amphithéâtre où le professeur d'histoire donnait un cours sur les architectes de la renaissance, ce qui ne la passionnait guère. La pouffiasse se trouvant juste devant, trouvait qu'elle et l'étudiant à ses côté

discutaient trop bruyamment pendant les explications barbantes de l'enseignant. Il se trouvait que l'apollon en question lui plaisait beaucoup et ils échangèrent leurs numéros de portables tout en faisant connaissance.

En effet, Tristan attirait tous les regards des étudiantes de l'école, avec son corps d'athlète qu'enviaient tous ses copains. Une chevelure mi-longue d'un blond éblouissant et un visage rassurant sans le moindre défaut le faisait paraître comme un mannequin sorti tout droit d'un magazine de mode.

D'une beauté exceptionnelle, Gwendoline arborait un visage fin et une chevelure châtain très claire faite de vagues et d'ondolements. Son seul complexe concernait sa taille de 1,86 mètre qui, malgré sa fine silhouette, la faisait ressembler à une basketteuse. C'est à cause de la grandeur du jeune homme, qu'elle abordait le bellâtre.

Devant sa porte la jeune fille ne vit, ni n'entendit un individu se placer derrière elle. Au moment où elle ouvrit la porte elle sentit un sac plastique opaque glisser sur son visage. Elle se débattit quelques secondes avant de s'évanouir. Quand elle ouvrit les yeux, un liquide chaud se déversait sur son bas ventre, puis elle sombra définitivement.

A minuit moins le quart, Alain, un homme robuste avec une calvitie naissante et une fine moustache, commissaire au SRPJ de Paris depuis trente ans dans la police nationale, dont dix à ce poste, se couchait auprès de son épouse Lucie, avec qui il était marié depuis vingt-cinq années, déjà endormie à onze heures, quand son portable sonna. Il se jeta dessus pour éviter de réveiller sa femme. Il se dirigea dans la salle de bain attenante pour répondre à son patron, le commissaire divisionnaire Ménart qu'il espérait bien remplacer d'ici la fin de l'année lors du départ de celui-ci en retraite.

- Bonsoir patron, murmura-t-il, que me vaut l'honneur de vous entendre à pareille heure.

- Désolé de vous sortir du lit, mais j'ai besoin de

vous cette nuit.

- Je n'y étais pas encore, mais je pensais que vous feriez appel à Valmert, c'est lui qui s'occupe des affaires nocturnes.

- Je sais, répondit son supérieur, mais il s'agit d'une affaire délicate et vous êtes le mieux placé pour gérer la situation. On a un homicide d'une rare violence à Ivry sur seine au 15, rue Kléber. Pouvez-vous vous rendre sur place immédiatement. Prenez deux inspecteurs disponibles, la scientifique et le légiste vous y attendent.

- Merci pour votre confiance, je pars dans cinq minutes et je passerai prendre mes hommes en route.

Trente minutes plus tard, le commissaire Alain Gauthier et les inspecteurs Mamoudi et Granger se présentèrent sur la scène de crime où les attendait Carmen Sanchez, le médecin légiste de la SRPJ au 36, rue Bastion. Sur le lit gisait un corps inerte recouvert d'un drap blanc maculé en son centre.

- Contente et étonnée de vous voir si tard, déclara la belle catalane, je suppose que le grand manitou vous a sorti du lit pour contempler ce massacre. C'est vraiment moche, la victime s'appelle Gwendoline Lemarchand, elle a 19 ans. C'est une voisine qui sortait son chien qui a vu le corps et nous a prévenus à 22 heures.

- Quelle sont vos premières constatation doc, questionna Alain ? La jeune fille a-t-elle était violée ?

- C'est plus complexe que ça en a l'air, en premier lieu elle a été asphyxiée avec un sac en plastique, ce qui a provoqué un évanouissement, puis une fois attachée à son lit avec une corde, elle a été éventrée profondément du nombril au pubis. Ceci laisse à penser que l'agresseur a utilisé un couteau de cuisine très bien aiguisé. En quinze ans de carrière je n'avais jamais vu une telle sauvagerie. La mort est due à une hémorragie. Je suppose qu'elle a souffert le martyr.

- Vous pouvez nous préciser l'heure du décès, intervint Nadia Mamoudi, une jolie jeune femme de type marocain.

- Elle se situe entre 21 et 22 heures, mais je vous en dirais plus quand l'autopsie sera réalisée. Le témoin vous attend dans le couloir, elle est en état de choc.

- Merci Carmen pour votre rapport succinct, répliqua le commissaire. Kevin je vous laisse voir la voisine pour l'interroger sur les circonstances de sa découverte, avant que les secours ne l'amènent à l'hôpital.

L'inspecteur Granger, un jeune homme de vingt-huit ans, avec sa petite taille et son visage juvénile ressemblait plus à un ado, premier de sa classe, qu'à un flic. Il se dirigea à l'extérieur du studio et y trouva une jeune fille un peu ronde avec un visage puritain, accompagnée d'un joli petit bichon, complètement atterrée soutenue par une femme portant l'uniforme des pompiers de Paris.

- Bonsoir mademoiselle, puis-je vous poser quelques questions sur les événements que vous avez vécus ce soir, questionna le policier ?

- J'ai du mal à me remettre de cette scène, mais je vais essayer de vous aider, répondit l'étudiante en droit, les yeux rougis par les larmes qui coulaient encore sur ses joues.

- Pouvez-vous estimer l'heure à laquelle vous avez découvert la victime et dans quelles circonstances ?

- Il devait être dix heures quand j'ai sorti Gipsie. La chienne a filé directement dans l'appartement de Gwendoline, la porte étant ouverte. Vous comprenez elle adore la voisine, qui lui refille souvent des friandises. Je l'ai appelé puis je l'ai suivi et c'est là que j'ai découvert l'horreur. J'ai alors appelé aussitôt le 17.

- Lui connaissiez-vous des ennemis, un ex petit copain par exemple ou un homme qui la traquait ? Recevait-elle souvent des visites ?

- Pas que je sache, elle était adorable et sociable avec tout le monde, je ne voyais personne qui passait chez elle. Et je ne pense pas qu'elle fréquentait quelqu'un, étant donné qu'elle étudiait assidûment ses cours d'architecture.

- Je vous remercie pour votre aide et je vous laisse avec les pompiers. Soignez-vous bien. Quand vous serez rétablie

je vous invite à passer à la DRPJ au 36, rue du Bastion dans le 17^{ème} pour établir votre déposition.

Kevin rejoignit ces collègues, et avec eux ils regagnèrent leurs QG pour rédiger un premier rapport.

Mercredi, 13 février, 17 heures

Une semaine après le drame qui s'est déroulé à 300 mètres de son cabinet, Geneviève Lambert, une femme attirante avec des cheveux soyeux attachés en queue de cheval de couleur noire de Jay, qui portait à merveille ses 55 printemps alors qu'elle en paraissait à peine que 40, étudiait les derniers dossiers des patients qu'il lui restait à recevoir.

La suivante qui, comme souvent avait du retard, se trouvait être la belle fille de sa meilleure amie. Celle-ci souffrait d'une dépression qui provoquait chez elle des accès de colère et parfois de violence, suite au décès brutal de son père deux ans plutôt dans un accident de la route. Le dernier client de la journée, un homme en conditionnelle sortant d'une peine de trois ans de prison, pour coup et blessure sur son épouse ayant entraîné un coma de quinze jours clôturerait sa journée vers dix-neuf heures. Il l'avait étouffé sa femme avec un sachet après l'avoir frappé au visage. Il nécessitait, sur ordonnances du juge des libertés, des soins chez un psychothérapeute pour palier ses accès de brutalité. Il est vrai que cet individu lui procurait des frissons, mais elle concédait tout pour ce métier qu'elle chérissait.

Après son dernier rendez-vous, Geneviève rangeait ses derniers dossier et s'apprêtait à quitter l'immeuble de style haussmannien. Quand elle sortît, passant par la salle d'attente, elle ne remarqua pas la personne surgissant derrière elle, arrivant des toilettes, qui l'attrapât, l'immobilisât et lui glissa un sac sur la tête. Elle se débâtait autant qu'elle le pût, mais au bout d'une minute elle sombra et cessa de respirer.

Jeudi, 14 février, 7 heures 30

Le commissaire Ménart était sur les dents quand on l'informa qu'un nouvel homicide avait eu lieu dans le même quartier que l'affaire Lemarchand. Il convoqua Alain Gauthier dans son bureau pour l'informer de ce nouveau drame et le pousser à régler cette affaire très prestement car le Ministre de l'intérieur l'avait bousculé dix minutes plus tôt.

- Asseyez-vous, invita le supérieur, un deuxième meurtre a eu lieu hier soir rue Marat à Ivry sur seine. Autant vous dire que toute ma hiérarchie me chie dans les bottes. Avez-vous une piste sur la sauvagerie qui s'est produite la semaine dernière ?

- Malheureusement rien ne nous permet de trouver un lien avec un quelconque suspect, expliquât le subalterne. On est dans le flou le plus complet. On a enquêté à l'école d'architecture de la victime et on a un début de piste, au sujet d'une rixe qu'elle a eu avec une autre étudiante, mais j'ai bien peur que cela nous conduise à une impasse.

- Rendez-vous sur les lieux et explorez toutes les pistes sans perdre de temps. J'imagine déjà comment va réagir la presse avec un tueur en série qui débarque sur la banlieue. Pour cette raison je vous prierais de faire preuve de la plus totale discrétion.

Sans perdre une seconde, Alain héla Nadia et Kevin. Ils se rendirent au 28, rue Marat, espérant que le malade qui agît sur la ceinture parisienne finisse par commettre une erreur.

Arrivés sur place les hommes et femme de la police judiciaire constatèrent, au deuxième étage du bâtiment, qu'une foule les attendait, flics en uniforme, la scientifique et deux légistes.

- Bonjour commissaire, avança Carmen, je ne devrais pas être là, mais le boss a voulu que j'assiste Philippe, étant donné que je suis sur le dossier de l'homicide de Gwendoline Lemarchand. Pour dire la vérité, ce n'est pas de mon âge de cumuler la nuit et la journée, donc je vais me coucher dès que Sevran en saura autant que moi. Pour l'heure je vous présente Geneviève Lambert allongée sur son divan, psychiatre renommée,

qui travaille aussi avec le juge d'application des peines au sujet des psychopathes libérés en conditionnelle et soumis à des consultations obligatoires. Il s'agit du même mode opératoire que la semaine dernière, hormis que l'éviscération a été exécuté post mortem, le saignement étant peu conséquent. Le décès est causé par une asphyxie dans un sac plastique exactement la même arme qu'à la rue Kléber. L'heure approximative de la mort se situe entre 18h30 et 20 heures et c'est la femme de ménage qui la retrouvée allongée dans son cabinet ce matin.

- Patron, appela Nadia, j'ai l'agenda de la victime et il se trouve que vous connaissez son dernier patient: Maurice Milan.

- Celui que j'ai épinglé il y a trois ans pour tentative d'assassinat sur son épouse et qui a tenté de l'étouffer avec un sac provenant d'un supermarché, interrogea Alain ? Il a été libéré ? Si c'est le cas, je crois qu'on tient un gagnant potentiel dans ce bordel.

- Finissez l'interrogatoire du témoin et on file chez notre bonhomme afin d'écouter ce qu'il a à nous dire.

Madame Dufour, femme de ménage depuis douze années au service du docteur Lambert, relata comment au petit matin vers six heures et demie, elle découvrit l'horreur après avoir remarqué la porte du cabinet ouverte.

Le commissaire se renseigna sur l'adresse du suspect et avec son équipe pris la direction d'Alfortville où résidait celui-ci. L'immeuble vieillot ressemblait à un squat, sale et défraîchit. Ils n'eurent aucun mal à loger le psychopathe au quatrième et dernier étage du bâtiment.

- Ouvrez, police, invectiva Kevin, en frappant violemment, avant d'entendre un chahut se produire derrière la porte.

C'est à ce moment que l'inspecteur défonça celle-ci d'un coup de pied bien placé. Ils aperçurent Maurice essayer de leurs échapper par la fenêtre pour rejoindre le balcon du dessous. Nadia réagit promptement et l'attrapa par le col de sa chemise de bûcheron et le ramena à l'intérieur.

- Où comptez-vous aller comme ça monsieur Milan, quelque chose à vous reprocher, invectiva la jeune policière ?

- Non j'ai eu la trouille que ce soit des voyous du quartier qui me cherche des noises.

- Vous allez nous suivre à la DRPJ pour des questions importantes sur votre emploi du temps de ces derniers jours, ordonna le commissaire. Je vous signifie votre garde à vue, il est 9h25, vous avez le droit de garder le silence sinon tout ce que vous déclarerez pourra et sera retenu contre vous. Vous avez le droit de vous faire assister par un avocat, si vous n'en avez pas les moyens, il vous en sera désigné un d'office et vous êtes autorisé à voir un médecin si tel est votre souhait. Avez-vous compris vos droits ?

- Oui, mais j'aimerais savoir de quoi je suis accusé, interrogea Maurice, je n'ai rien à me reprocher.

Malgré ces supplications le prévenu fût embarqué dans le véhicule de police et amené au 36, rue du Bastion.

Un gardien de la paix s'occupa de lui prendre les empreintes digitales ainsi que son ADN qui fût transmis en priorité au labo. Puis il se retrouva en salle d'interrogatoire face à Nadia et Alain, tandis que derrière la glace sans tain le commissaire divisionnaire Ménart et Kevin observaient la scène.

- Où étiez-vous le jeudi 7 février entre 20 et 22 heures, ainsi que hier après votre visite chez votre psy ?

- Oh là ! s'exclama le prévenu, je vois où vous voulez en venir. C'est pour le meurtre qu'il y a eu la semaine dernière à Ivry, j'ai vu ça dans les journaux. Je n'ai rien à voir avec ça. Hier j'étais chez madame Lambert à six heures, comme tous les mercredis, et j'suis reparti une demi-heure plus tard et j'suis rentré à pied jusque chez moi.

- Vous n'avez pas répondu en ce qui concerne jeudi en huit, s'agaça le commissaire un peu sur les nerfs. J'attends une réponse précise sur votre emploi du temps ce soir-là.

- Je veux un avocat avant de continuer à me faire accuser de n'importe quoi.

L'homme de loi désigné pour défendre le suspect

arriva 90 minutes plus tard et conseilla à celui-ci d'avouer rapidement s'il voulait profiter de l'indulgence du juge. Ce que Maurice refusa et il fût mis en examen et incarcéré à la prison de la Santé en attendant de passer au tribunal correctionnel.

Au même moment Marie Duval et sa belle-mère Nicole s'apprêtaient à prendre la route pour les sports d'hiver.

CHAPITRE 1

Mercredi, 13 février, 14 heures

Ce mercredi après six heures de train dont deux d'attente à Paris, le lieutenant Loïc Plouvenec, 33 ans, grand et athlétique, un visage fin, des yeux d'un bleu profond et des cheveux blonds coupés courts, arriva en gare de Moûtiers où l'attendais un gendarme en tenue, qui à l'inverse de son supérieur était plutôt petit avec un ventre arrondi et des cheveux châains foncés sur un visage buriné avec des yeux sombres.

- Mes respects mon lieutenant, déclara-t-il. Je me présente adjudant-chef Frédéric Claveau à vos ordres. Avez-vous fait un bon voyage ? Ici on attend la neige pour ce soir. Il en est déjà tombé plus de quatre mètres en cumulé, en haut des pistes, depuis le début de l'année.

- Bonjour, j'ai trouvé le trajet un peu long et de plus comme je n'arrive pas à dormir dans le train, je suis épuisé. Mais après une bonne nuit de sommeil il n'y paraîtra plus. Il va falloir que je m'habitue à ses conditions météo car en Bretagne c'est plutôt la pluie qui prédomine entre deux rayons de soleil. Comment sont les conditions de circulations sur les routes de Courchevel ?

- Pas génial, l'équipement spécial est obligatoire sur l'ensemble de la station. Comme vous pouvez le constater, j'ai les chaînes en permanence sur le véhicule de service.

Loïc admira le paysage, dessinant ses montagnes blanches tout autour et ses pins ployant sous des amas de neige fraîche. Il se sentait admiratif devant autant de beauté.

L'officier venait directement de Vannes dans le Morbihan où il était en poste depuis douze ans, dont trois à ce grade. Ses états de service reflétaient une carrière irréprochable, avec cinq affaires de crime résolus, une centaine de cambriolages dont huit braquages musclés et surtout l'arrestation l'année dernière d'un criminel en cavale depuis trois mois, particulièrement dangereux. C'est dans cette affaire qu'il s'est retrouvé blessé à l'épaule, ce qui lui a valu la médaille du mérite. Divorcé depuis six mois il a laissé là-bas un fils de quatorze ans prénommé Gaël et une fille, Charlotte, de douze printemps. Du fait se retrouvant seul, il a accepté cette mission saisonnière. Il s'est dit que l'air de la montagne allait le soulager du chagrin causé par une séparation douloureuse, ses enfants lui manquant déjà énormément. Avec le boulot qui l'attendait en station, il y penserait un peu moins. Il a été appelé d'urgence pour remplacer le lieutenant Versin, victime d'un accident de ski.

En vingt-cinq minutes, à bord de la Clio de service, ils furent arrivés à Courchevel, une des plus importantes stations de sports d'hiver de Savoie. Durant le trajet l'adjudant-chef lui montra les différents bourgs qui la composent. Tout d'abord Saint Bon, le chef-lieu, puis Le Praz à 1300 mètres, d'où l'on pouvait admirer les tremplins de saut à ski sur la droite. Plus haut il y avait le village à 1550, que l'on ne traversait pas, après ça on passait à Monriond, à 1650, pour arriver au sommet de la station situé à 1850 mètres. La gendarmerie se situait à l'entrée du site. On y distinguait un grand bâtiment en forme de L, du nom de « La Sàrreta », composé de trois étages et construite dans une structure des années 60. Comme l'avait signalé son subalterne l'amas de neige sur les bords de routes et sur les toits de lauze paraissait imposant.

Frédéric Claveau aida son supérieur à monter ses bagages dans son appartement. Celui-ci se trouvait au deuxième étage du bâtiment. La porte ouverte, Loïc admira ses quartiers. La pièce principale présentait un assez grand espace, meublée d'une table robuste en mélèze, de deux chaises taillées dans le même bois, un divan à deux places face à une télévision à écran plat de 82 centimètres, sur la droite se trouvait une cuisine équipée et quelques armoires suspendues. Sur la gauche une porte donnait sur une chambre plus petite avec un grand lit, deux tables de chevet surmontées de lampes d'allures rustiques et une armoire savoyarde, sans omettre une salle de bain aussi spacieuse que la chambre.

- Je me suis permis de vous faire quelques courses, afin que vous ayez un minimum d'approvisionnement pour le petit déjeuner entre autre, ainsi que quelques fruits, même si ce n'est pas la saison. Je vous laisse vous installer, dit l'adjudant, et quand ce sera fait vous aurez le loisir de voir le commandant Frieschman dans son bureau. Il est un peu pète-sec, mais d'une compétence indiscutable.

- Merci pour tout Frédéric, répondit Loïc, vous pourrez lui annoncer que je le verrais dans trente minutes, le temps de prendre une douche et d'enfiler ma tenue réglementaire.

Une demi-heure plus tard Loïc frappa deux coups secs à la porte du chef de compagnie qui l'invita à entrer d'une voix autoritaire avec un accent qui permettait d'établir, sans aucun doute, l'origine alsacienne de son supérieur.

- Mes respects mon commandant, se présentât-il tout en le saluant, Lieutenant Plouvenec de la brigade de Vannes à vos ordres.

- Repos, asseyez-vous je vous prie, j'ai vu votre dossier et je suis agréablement surpris de vos états de service, intervint le commandant en lui tendant la main que son subalterne serra fermement. Bienvenue dans les Alpes, j'aperçois dans votre dossier que vous êtes spécialisé dans les enquêtes judiciaires, ce qui nous sera très utile dans une station qui reçoit plus de cent

mille amateurs de sport d'hiver. Ce n'est pas qu'il y ait de grosses affaires mais surtout de nombreux larcins. Soyez prudent si vous allez skier et ne faites pas comme votre prédécesseur qui s'est fracturé le bassin. J'espère que vous vous joindrez à nous ce soir, je vous invite à un dîner au restaurant « Les marmottes » avec vos collègues qui dirigent les autres pelotons. Rendez-vous à dix-neuf heures trente devant la caserne en civile, pour une soirée décontractée.

Le commandant Christian Frieschman arborait une carrure se rapportant à son grade, une allure dominatrice du haut de son mètre quatre-vingt-quinze, avec une coupe strictement réglementaire ainsi que des yeux foncés qui vous foudroyaient dès le premier regard. Venu de l'est de la France depuis plus de quinze ans, il dépendait de la brigade de Bozel où il avait la place de second derrière le lieutenant-colonel Germain Dunand-Martin originaire de la vallée. C'est la troisième année qu'il dirige la gendarmerie de Courchevel durant la saison d'hiver.

- Ce sera un honneur de vous accompagner mon commandant et de faire connaissance avec les autres officiers de la caserne. Vous pourrez compter sur mon assiduité à mon poste, car je skie bien, mais tout en restant attentif à tous les dangers, et surtout avec la grosse saison qui arrive, je pense que je n'en aurai pas beaucoup le loisir.

Après cette entrevue, Loïc retrouva Frédéric Claveau à l'entrée de la gendarmerie en compagnie de trois autres hommes, tous tirés à quatre épingles.

- Je vous présente le sous-lieutenant François Barbazan, qui fait office de médecin légiste, Alexandre Férot, le brigadier qui assure le service d'accueil ce soir, et le sergent Bernard Génaro, d'origine Lombarde qui prévaut au sein de notre équipe d'investigation. Je vais vous conduire à votre bureau si vous le souhaitez.

Le lieutenant suivi son subordonné jusqu'à une pièce deux fois plus petite que la tanière du commandant, mais meublée de façon fonctionnelle avec un bureau métallique surmonté d'un

ordinateur de dernière génération, d'un téléphone ultra moderne, d'un fauteuil en cuir paraissant très confortable, de deux chaises en faces et de deux armoires classeurs pour les dossiers.

- Je vous laisse prendre vos repères, déclara l'adjudant-chef, on se retrouve dans un quart d'heure en salle de briefing pour vous informer des affaires en cours.

- Merci à tout de suite. Je compte sur vous pour me présenter le reste de l'escouade.

Loïc contempla la vue sur les montagnes avoisinantes pendant quelques instants. Le panorama était sublime avec en face de lui l'aiguille du Fruit culminant à plus de 3000 mètres. Après s'être délecté par ce fabuleux paysage, il alluma son ordinateur pour examiner les fichiers les plus importants. Après ça il fouilla les tiroirs de son bureau comme s'il cherchait un trésor, mais il n'y trouva que des fournitures et des feuilles vierges pour l'imprimante.

Quinze minutes plus tard, il rejoignit ses hommes en salle de réunion, ceux-ci le saluèrent respectueusement. En plus de Frédéric et de ceux qu'il avait aperçus précédemment il y avait là Céleste Duraz, le sergent expert sur les lieux des infractions pour tout ce qui est empreintes et analyses (on le surnommait Grissom, référence aux experts, car il analysait tout ce qui lui passait sous la main et ceci avec minutie), le brigadier Nathan Blanac, originaire de Toulouse, qui par son jeune âge devait honorer sa première affectation et le sergent Aurélie Blanc, une jeune femme de vingt-cinq ans qui possédait toute les facultés requises pour mener les enquêtes de terrain, brune avec des cheveux en chignon et de magnifiques yeux verts ainsi qu'une silhouette avenante.

- Il manque encore quatre hommes qui sont en repos aujourd'hui. On profite de la dernière semaine qui nous permet de prendre une journée de congé, car à partir de samedi on sera tous mobilisés durant quatre semaines non-stop. Pour ce qui est des affaires en cours on a un casse qui a eu lieu dans une parfumerie

du centre, plus de dégâts que de marchandises volés et d'un cambriolage dans un chalet à Nogentil. Sur ce dernier on a une piste sérieuse sur une bande de délinquants qu'on a repérée à Brides-les-bains, une station thermale dans la vallée. On doit les prendre en flagrant délit avant la fin de la semaine. De source très fiable, on a été mis dans la confiance qu'ils projetaient de s'attaquer à un immense chalet du village à 1550, certainement demain soir.

- Merci pour ce résumé complet adjudant-chef, répondit le lieutenant, je suis enchanté de faire votre connaissance et je pense qu'on devrait entreprendre du bon travail ensemble. Je constate que le réseau d'indic fonctionne bien par ici. Maintenant permettez-moi de me retirer pour me reposer un peu avant le dîner de ce soir. Si vous avez besoin de moi n'hésitez pas à m'appeler dans mon appartement. A plus tard messieurs dames.

Il abandonna son équipe et monta dans ces quartiers. Il régla son réveil sur 18 heures 45 et s'endormit en cinq minutes. Après deux heures d'un sommeil réparateur, il se leva en sursaut et admira le paysage par la fenêtre, il neigeait de gros flocons et toute la station était recouverte d'un épais manteau d'un blanc immaculé. Loïc prit une douche revigorante et s'habilla d'un jean's en toile, d'une chemise verte unie et surtout d'un pull-over chaud car dehors on risquait de geler sur place.

En lui-même, il jugeait que sa mission confiée par la gendarmerie nationale le séduirait énormément au milieu de ce paysage idyllique et de touristes venus de tous les horizons d'Europe, à voir du monde entier.

- Vous voilà, Plouvenec, vous êtes ponctuel et j'aime ça. Je vous présente le lieutenant Michel Mastier qui s'occupe de la sécurité routière et le sous-lieutenant Francis Weber qui vient d'un village situé à quinze kilomètres de chez moi et qui travaille sous les ordres du capitaine Noël Billat commandant le P.G.H.M (le peloton de gendarmerie de haute montagne) qui est composé de trente-deux hommes et femmes et qui ont un travail énorme en

cette période, surtout avec le paquet de neige déjà tombée, ce qui nous mets en vigilance 4 pour ce qui est des risques d'avalanche. Enfin le voilà, il n'est pas aussi précis que vous ne l'êtes. Bon si on allait dîner, je commence à avoir les crocs.

Ils se dirigèrent tous vers le centre de la station remontant la rue des Tovets jusqu'au forum où se trouve un centre commercial, une patinoire et de nombreux commerces, le restaurant. « Les marmottes » se situant en face du complexe. En entrant Loïc fût charmé par la chaleur qui se dégagait du décor boisé, avec des tables en pin massif séparées de panneaux ou de poutres en chêne. Ils s'installèrent à un angle, le lieutenant Plouvenec s'asseyant au côté du commandant.

La serveuse, une jeune femme répondant au doux nom de Céline, au physique plaisant et en tenue typiquement savoyarde, s'approcha du groupe avec des cartes arborant une élégante couverture de cuir.

- Bonsoir commandant et messieurs, dit-elle, désirez-vous prendre un apéritif ?

- Bonsoir ma petite Céline, répondit l'officier supérieur, si vous ne voyez pas d'inconvénient je vais passer commande pour vous, en s'adressant à ses hommes, vous nous servirez des kirs maisons à la mère sauf si vous n'appréciez pas. Vous verrez c'est un délice et une spécialité maison, et nous prendrons des fondues aux cèpes si tout le monde aime le fromage et les champignons. Vous nous servirez une bouteille de roussette de Seyssel, un des meilleurs vins blanc de Haute-Savoie, expliquât-il à ses hommes.

Les officiers attablés n'eurent aucune objection au choix du commandant. Le repas se passa formidablement bien. Ils profitèrent de ce moment pour faire plus amples connaissances et parler des tâches qui les attendaient. A la fin ils prirent des cafés accompagnés d'un petit verre de Génépi comme digestif, encore une spécialité montagnarde agréablement fruitée, mais laissant une sensation de chaleur dans le gosier.

- Nous sommes à pieds, déclara avec dérision

Frieschman, on se soutiendra pour rentrer, ce qui déclencha le fou rire de toute l'assistance, y compris les tables voisines.

- Dites-moi Plouvenec, s'intéressa le commandant, c'est comment la Bretagne. Vous devez vous sentir dépaysé ici dans nos montagnes, qui plus est, bien recouvertes pour votre arrivée.

- Ça me change, répondit Loïc, mais ce lieu est d'une beauté qui vaut le détour et je suis époustouflé par ce panorama enneigé qui me manquait depuis mes dernières vacances aux sports d'hiver. La Bretagne me manque moins au milieu de ce grand cirque blanc. Chez nous on bat des records de pluie cette année.

Arrivés à la gendarmerie ils se saluèrent et se dirigèrent vers leurs appartements respectifs. Loïc ne prit pas plus de dix minutes pour s'endormir.

CHAPITRE 2

Jeudi, 14 février, 6 heures 30

Le lendemain matin Loïc se réveilla en pleine forme. Il prit un café réconfortant, puis après une douche, il revêtit son uniforme neuf d'une coupe impeccable. Le baume au cœur, il admira la vue qui s'étalait devant lui, où l'on remarquait qu'un demi-mètre de neige s'y était rajouté depuis hier soir, puis il descendit dans la salle de briefing où l'attendait sa section.

- Bonjour à tous, annonça le chef d'escadron en entrant dans la salle de réunion, prêt pour une bonne journée de travail ?

Ses hommes le saluèrent respectueusement. Il y avait là l'adjudant-chef Claveau, les sergents Duraz et Génaro, Aurélie Blanc et deux de ses hommes qu'il n'avait pas vu la veille.

- Mes respects mon lieutenant, répondit Frédéric en lui serrant la main, j'espère que vous avez passé une bonne nuit. Je vous présente le brigadier Alain Demaison, qui est saisonnier comme vous et qui vient de la région parisienne, ainsi que l'adjudant Guy Nicollet, qui est un savoyard de pure souche. Dans l'équipe il nous manque le sergent Michel Campan, il est en permission à Toulouse et revient demain et Franck Martinet qui est le brigadier à l'accueil.

- Merci pour ces présentations, et pour répondre à

vosre question j'ai eu une nuit très revigorante avec cet air de montagne qui fait tant de bien. Je souhaiterai que vous où l'un de ces gendarmes me fasse visiter la station si c'est possible. Sinon quel est le programme de ce jeudi.

- Je vous confie à Aurélie pour la matinée, répliqua Frédéric, puis nous préparerons pour ce soir le flagrant-délit dont je vous ai informé hier, sur la bande de Brides-les bains qui, d'après notre informateur devrait agir ce soir au village à 1550.

- Merci, répondit Loïc, on se retrouve à quatorze heures pour préparer notre mission nocturne.

La jeune gendarme invita son supérieur à monter dans le 4X4 de service et ils partirent à la découverte de la station. Ils remontèrent la rue des Tovets et se dirigèrent vers Plantret où se trouve de nombreuses résidences hôtelières, puis firent demi-tour pour passer à Park City jusqu'à la rue des Chenus qui se termine en impasse. Comme s'en doutait le lieutenant la circulation des usagers rencontrait de très nombreuses difficultés, que ce soit pour les véhicules ou pour les piétons, étant donné les chutes de neiges massives de cette nuit. Les déneigeuses fourmillaient de toutes parts pour rendre les abords accessibles. Pour le sergent Blanc, cela ne posait pas de problème pour crapahuter dans ces amas de poudreuse, avec un véhicule conçu pour cette météo.

- Que pensez-vous de Courchevel mon lieutenant ? C'est une vraie station typée à l'accent montagnard, n'est-ce pas ?

- Oui, ça me fait penser au village des Alpes que l'on voit dans les livres touristiques. Le mariage de la pierre et du bois est réalisé à la perfection et quand on voit ces hôtels et ces résidences on a envie de venir passer ses vacances ici. Pour ma part, avec ma femme et mes deux enfants, j'allais plutôt en Haute-Savoie au Grand Bornand, une petite station chaleureuse, et surtout moins onéreuse, car par ici le séjour ne doit pas être à la portée de toutes les bourses, déclarât-il en voyant le luxe environnant.

- Je connais, j'y ai aussi skié. C'est vrai que les Aravis ont également un certain charme. Ici la clientèle est certainement

plus aisée, on a beaucoup de bourgeois de la région parisienne, des Russes ayant bien réussi dans les affaires, pas mal d'Allemands et d'Anglais et quelques personnes du show business. Maintenant on va aller jusqu'à l'altiport, annonça le brigadier, c'est à l'opposé.

Ils redescendirent jusqu'au centre de la station, passèrent devant l'office du tourisme pour ensuite filer devant les boutiques parmi les plus chics, face aux hôtels les plus luxueux, dont « Le grand hôtel du Péclet » face à l'aiguille du même nom. Puis ils passèrent devant des chalets d'un luxe à faire rougir des châtelains, « c'est le quartier de Nogentil, le quartier le plus huppé de la station », avait précisé la jeune gendarme. Avant d'arriver à l'aérodrome ils traversèrent les jardins alpins où se mélangeait belle demeure et résidences de haut standing.

Le tour de 1850 étant fait, Aurélie fit visiter à Loïc les bourgs inférieurs: Monriond un quartier chic mais apparemment moins onéreux que le haut de Courchevel, Le village un secteur authentique mêlant luxe et simplicité, pour terminer par Le Praz, au pied de la station, avec ses tremplins montés pour les jeux olympique d'hiver de 1992, où ils prirent un repas simple mais excellent qui fut offert par le lieutenant. Ils étaient de retour à treize heures trente à la gendarmerie.

- Cette visite vous a-t-elle comblée mon lieutenant, demanda Aurélie ? C'est une grande station mais on a vite fait le tour, ce qui permet à l'endroit de garder tout son cachet.

- La promenade fut bien agréable mademoiselle, congratula Loïc, ainsi que votre compagnie, je vous en remercie infiniment. Vous avez loupé une vocation, vous auriez pu faire guide touristique, plaisantât-il. Je sens que je vais me plaire dans un site d'une telle beauté. Je parlais de Courchevel bien-entendu, rajouta-t-il avec un grand sourire.

A quatorze heures précise le chef du peloton judiciaire et ses hommes étudièrent la stratégie à adopter pour bien réussir le flag de ce soir. Il ne fallait pas se planter si on ne voulait pas voir disparaître cette bande de malfaiteurs.

Loïc profita de l'après-midi pour faire une ballade dans

la station à pied, ainsi, il pourrait mieux se repérer durant son séjour à la montagne. La météo annonçait de forte chute de neige, ce qu'il n'eut pas de mal à croire, en scrutant le ciel moutonneux qui s'assombrissait. En début de soirée l'officier retrouva son bureau, où il étudia les affaires en cours.

A vingt heures toute l'équipe était en place pour procéder à l'arrestation des braqueurs, sous des chutes de neiges dantesques, ce qui ferait penser à tort aux voleurs qu'ils seraient tranquilles pour commettre leur forfait. Le lieutenant avec Blanac, Génaro et Demaison se trouvaient en amont de la rue, tandis que Barbezan, Blanc, Nicollet et Férot se situaient à l'entrée du quartier afin de voir arriver les truands, Claveau et Martinet surveillaient l'entrée du village au niveau de la départementale. Ils patientaient tous dans des véhicules banalisés. A vingt et une heures trente, François signala une voiture suspecte remarquée trois minutes plus tard, par l'équipe en aval, qui eux-mêmes avertirent Loïc. Celui-ci redescendit avec ses hommes discrètement, en évitant les glissades, puis en tenaille ils tombèrent sur la bande de voleurs, composée de trois individus entrain de forcer la serrure d'un chalet de grand standing au quartier des Brigues, au village à 1550. Les gendarmes procédèrent à l'arrestation en douceur et les jeunes délinquants n'opposèrent aucune résistance. Une fois les cambrioleurs interrogés, leurs aveux enregistrés, ils furent placés en chambre de sûreté, en attendant une comparution immédiate le lendemain au tribunal d'Albertville. La bande se composait d'un homme âgé de vingt-trois ans, considéré comme le chef, d'une jeune fille de vingt et un printemps, dont on se demandait ce qu'elle faisait là et d'un gamin de dix-sept ans embarqué dans ce merdier par son grand frère, le premier individu.

Quand le lieutenant Plouvenec alla se coucher, il était une heure du matin. Le lendemain il pourrait profiter d'une journée de congé, la dernière avant un bon moment. Il en profiterait pour aller faire du ski et profiter des joies de la neige.

Samedi le gros des touristes viendrait en masse et le boulot aussi.

CHAPITRE 3

Jeudi, 14 février, 10 heures 30

Marie ouvrit les yeux en ce jeudi matin et vit devant elle les montagnes recouvertes d'un épais manteau blanc. Un ciel chargé assombrissait le paysage et une neige fine tombait blanchissant la chaussée. Sur les bords de l'autoroute des congères d'un bon mètre ombrageaient les voies de circulation.

- Bonjour ma chérie, déclara Nicole Duval, sa belle-mère, tu as dormi depuis Dijon. Nous sommes à une bonne heure de Courchevel. On est au péage de Chambéry. Tu t'es bien reposé ?

- Oui, j'en avais besoin, cette nuit était courte. Je ne suis pas sûre qu'on arrive avant midi à Courche avec les routes enneigées. Soit prudente, Nicole, j'aimerais profiter de mes vacances. Ça ne sert à rien de se presser, je ne pense pas profiter des pistes cet après-midi, de plus la montée risque d'être périlleuse avec ce temps.

Marie Duval est une jeune fille de dix-sept ans, avec des cheveux blonds cendrés et un visage plein d'attraits. Ses yeux noisette vous éblouissent et son allure svelte attire tous